

Sixième séance
(7 octobre 1975 — 10 heures)

Florence Delay, Hélène Ouvrard, Claire Lejeune, Fernande Saint-Martin et Severo Sarduy

Volume 18, numéro 4-5 (106-107), juillet–octobre 1976

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30908ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delay, F., Ouvrard, H., Lejeune, C., Saint-Martin, F. & Sarduy, S. (1976). Compte rendu de [Sixième séance : (7 octobre 1975 — 10 heures)]. *Liberté*, 18(4-5), 287–329.

Sixième séance

(7 octobre 1975 — 10 heures)

Président d'assemblée : FLORENCE DELAY

Communications par : HÉLÈNE OUVRARD
CLAIRE LEJEUNE
FERNANDE SAINT-MARTIN
SEVERO SARDUY

HÉLÈNE OUVRARD :

Ce que je vais dire sera sans doute très décousu parce que c'est dans la solitude qu'on écrit et que ce texte-ci n'a pas été écrit dans la solitude et l'isolement, loin de là. Néanmoins, je veux d'abord faire le lien avec ce qui s'est passé hier.

La femme a à s'inscrire dans le monde en tant qu'elle-même. Ce qui a été tellement nié que les femmes elles-mêmes ne se rendent pas compte qu'elles sont *autres*. Pour moi, ce colloque-ci reproduit fidèlement ce que sont les colloques d'hommes. J'espérais, en y venant, je ne sais quoi de différent, ce qui m'a amenée à me demander pourquoi je ne suis pas allée aux autres. J'en suis restée à un niveau très primaire d'analyse...

Il y a quelque chose qui me heurte dans les colloques habituels, que ce soit dans le niveau où se situent les discus-

sions ou dans la manière dont elles sont menées. Je pense aussi que, dans une certaine mesure, les colloques sont stériles, comme on a dit hier, parce que, finalement, ce qui est recherché, ou ce qui en ressort, ce n'est pas véritablement une communication, un resserrement des liens ou une prise de conscience de la solidarité entre individus, entre écrivains ou entre êtres humains, mais c'est, presque inévitablement, un éclatement.

J'espérais donc que ce colloque-ci serait différent, que les femmes entre elles sauraient se parler, se démaquiller et se rencontrer véritablement, qu'elles créeraient un colloque leur ressemblant et qu'enfin il s'en dégagerait une autre image du monde, de la solidarité humaine ou féminine, un autre ordre de valeur. Car ce n'est pas tant notre situation à l'intérieur du monde qu'il faut changer : cela ne ferait que créer une classe opprimante de plus... C'est le monde.

Je constate... Constater, ce n'est pas rejeter la faute sur qui que ce soit. Ce n'est pas l'organisation qui a fait défaut. Ce ne sont pas les participantes. Je pense que toutes ont donné, ont apporté quelque chose. Plusieurs m'ont touchée. Il y a des écrivains qui m'ont apporté leur réflexion sur le métier d'écrire, réflexion qui rejoignait, confirmait, éclairait ou complétait la mienne. J'ai rencontré des individus, des écrivains, mais je n'ai pas rencontré de femmes. J'ai vu un colloque, un monde, calqués sur des modèles d'homme. La recherche que chacune a faite individuellement pour dépister les modèles qui lui ont été imposés, nous ne l'avons pas faite collectivement, nous n'avons pas réussi à trouver un mode de communication qui nous ressemble.

Je pense que c'est contre cette situation que des femmes se sont insurgées, hier, et je suis d'accord avec elles sur ce point. En définitive, les femmes ont un très long chemin à faire et elles vont continuer de se faire avoir tant qu'elles n'auront pas conscience des modèles qu'on leur impose à tous les niveaux, partout. Je regrette aussi que la participation américaine n'ait pas été plus forte. Je pense que les Américaines, avec leur sens du réalisme, leur engagement très concret, auraient pu faire le contrepoids.

Maintenant, je vais parler de la femme et de l'écriture. Ce sera encore plus décousu... Disons que ce n'est pas par manque de rigueur intellectuelle : je n'ai pas pu pousser ce texte plus loin. Ce sont simplement des idées et des impressions à partir desquelles j'écrirais.

Je crois qu'une oeuvre s'inscrit dans une vie donnée *ou enlevée*. Ce qui a été dit en termes théoriques comme étant l'inséparabilité du sociologique et de l'écriture chez la femme... Le monde tel qu'il est me glace. Je n'ai aucune envie d'y vivre. C'est un milieu impropre à la vie. Mais il y a une rebelle en moi, depuis que je suis toute petite, qui refuse de laisser ce monde avoir raison de moi. Moi-même, je vis en état « d'errance ». Je vais et je cherche dans le monde des zones où je peux vivre, ou je les crée autour de moi. L'écriture est le lieu à la fois de ce combat et de cet idéalisme. C'est un lieu infiniment solitaire et protégé, comme tout lieu où la vie se retranche pour pouvoir éclater, pour pouvoir défier le temps, l'espace et la mort. C'est-à-dire pour pouvoir rejoindre d'autres existences et continuer son oeuvre. L'isolement et la solidarité sont les deux pôles complémentaires de cette expérience... Enfin, tout ceci rejoint un peu ce qui a été dit de différentes façons depuis le début et je pense qu'au point où en est le colloque, toutes les communications se recourent et c'est bien ainsi.

L'écriture, comme la vie, est aussi chez moi « en errance ». Je pense que l'idée de *finitude* qui a été exprimée ici dès la première séance est une idée rassurante. Elle vient d'un monde où on ne se sent pas menacé constamment, que ce soit dans sa langue, dans sa culture ou dans tout ce que l'on est soi-même intimement. C'est un monde où l'on possède quelque chose qui nous a été transmis, qui est valable, une recherche que l'on peut accepter de continuer avec les moyens qui nous ont été donnés. Mais je pense qu'au Québec, l'écriture est, ou doit être, ou peut être, comme Nicole Brossard l'a dit, investigation, exploration. L'écriture féminine à plus forte raison. Il y a un lien très évident entre la situation politique au Québec et la situation féminine dans son ensemble : un monde n'existe pas et c'est peut-être parce

qu'il nous a été enlevé. Mais c'est à nous de le créer, ou de le trouver, de nous donner en somme un monde vivable.

Je pense aussi que pour la femme, comme pour le Québécois, rien n'est dit. J'ai écrit quelque part — c'est un texte que j'aurais aimé avoir pour le citer, je ne m'en souviens pas exactement — enfin, j'ai dit d'une façon générale que les instruments de connaissance qu'on m'a donnés pour appréhender le monde, pour le saisir, se sont révélés inadéquats. Cette question a été soulevée, par exemple, au niveau de la langue. Tout le monde a parlé des problèmes de la langue et je suis tout à fait d'accord sur ce point : la langue nous trahit très souvent...

... Je ne suis pas dans ce monde telle qu'on voudrait que j'y sois et le monde n'est pas tel que je le voudrais, et c'est à travers ces inconnues que l'oeuvre doit se chercher : elle ne peut vraiment être que recherche, exploration. On a parlé de la forme qui sert souvent d'échappatoire dans la littérature masculine. Chez la femme, elle est vraiment la recherche d'une adéquation, une tentative pour arriver à dire ce que la femme est et qu'elle-même ne sait pas encore. Très souvent, la recherche de la forme, dans la littérature féminine, s'est égarée dans la préciosité et autres voies sans issues. Je pense que la femme cherchait alors à dire, en dehors des voies tracées par la littérature masculine, sa propre réalité et sa propre expérience du monde — et n'y parvenait pas.

J'ai abordé un problème de ce genre, par exemple, quand j'ai voulu parler de l'enfant. Comment parler de l'enfant ? Si je veux dire ce qu'a été l'enfant dans ma vie, je n'ai dans la littérature aucun modèle pour le faire. L'enfant a été le prétexte à toutes les mièvreries possibles. Les femmes commencent tout juste à parler de l'accouchement de leur point de vue. De belles choses ont été écrites sur l'amour maternel mais elles étaient destinées, plus souvent qu'autrement, à garder les femmes dans le droit chemin. Ou encore on a ramené la relation de la femme à l'enfant à son rôle d'éducatrice — et il faut bien que les femmes soient des éducatrices puisqu'il n'y a personne dans la société pour l'être à leur place. Mais je pense que l'enfant, pour la femme, représente aussi bien autre chose. Il peut, par exemple, la forcer à *être*

au monde contre sa volonté, et c'est une expérience qui peut transformer une vie. Mais si je l'écris, on n'accordera pas à ce fait une grande importance. On sera porté à considérer que c'est un événement banal, normal, rien de plus. Je voudrais mettre cette expérience en parallèle avec l'aventure d'un homme qui passe une fin de semaine ou une quinzaine avec une femme, expérience qui selon lui a transformé sa vie. La littérature masculine abonde en récits de ce genre, signe de la valeur transcendante que l'homme attache à ses propres expériences. Mais on n'accordera pas la même importance à l'aventure, elle aussi transformante, que vit une femme qui a un enfant — aventure qui dure le temps de l'accouchement ou celui d'une enfance. Il y a donc un ordre d'importance à rétablir. Je trouve que c'est une expérience fascinante, à l'heure actuelle, pour les femmes, de dire ce qui n'a jamais été dit et d'explorer les moyens de le dire.

En définitive, je crois que la femme est une marginale dans la société, dans une société qu'elle n'a pas faite, à l'élaboration de laquelle elle n'a pas participé. Je pense qu'ici je rejoins le « ils » dont parlait Christiane Rochefort. « Ils », c'est très présent en moi aussi, dans mon oeuvre. « Ils » sont là, « ils » sont extérieurs à moi et je suis en conflit avec eux. Souvent, même, je ne les vois pas, il me faut les découvrir.

Les hommes me donnent l'impression d'être toujours dans le système, qu'ils soient pour ou contre. On l'a vu avec la communication d'Herbert Gold. Par contre, la femme est en dehors du système parce que ce n'est pas « son » système et je pense que, d'une certaine manière, ça a été à son avantage. Elle a encore des forces intactes de création et on le voit dans la vie de tous les jours : presque toutes les femmes tricotent, ou crochètent, ou font des rideaux, ou font leurs vêtements, s'habillent, se maquillent. Ce sont là des formes de création qu'elles ont conservées pour leur plaisir mais il leur reste à aller au bout de leurs possibilités et puis à rétablir un ordre de valeurs qui n'existe pas dans le monde, ou plutôt, qui existe puisqu'elles le vivent, mais qui n'est pas reconnu.⁽¹⁾

(1) Note de l'auteur : Idée exprimée par la cinéaste Anne-Claire Poirier dans le cadre de la série de films « En tant que femmes ».

Enfin, je veux dire qu'il reste à la femme à faire découvrir la face cachée de la terre et la face cachée de l'humanité, comme l'homme a découvert la face cachée de la lune.

C'est à peu près ce que je dirais si je faisais un texte.

CLAIRE LEJEUNE :

Le fait que je sois parmi celles qui ont à clôturer cette Rencontre m'avait paru au fil de ces journées bouleversantes et terrorisantes à la fois, imposer que j'actualise de séance en séance le contenu initial de la communication que j'avais consciencieusement préparée dans le calme de ma solitude wallonne...

Je me suis aperçue hier soir qu'au terme de cette « auto-répression », il ne me resterait plus que les blancs du texte à vous livrer, qu'il me resterait donc à demander à notre Présidente de séance de bien vouloir m'accorder 10 minutes de silence au nom de feu ma communication...

Un bref regard intérieur a suffi pour que je me rende compte que ce dont j'étais progressivement devenue la proie, c'est d'une grande peur blanche... Et cette peur blanche, je la voyais comme un de ces grands cerceaux tendus de papier blanc à travers lesquels on fait parfois sauter les animaux du cirque... Cette grande peur blanche, c'était donc cet écran, cet obstacle qui séparait ma solitude de ces arènes carrées où j'allais, ce matin, avoir à sauter, à me jeter. J'ai compris que si je m'arrangeais pour contourner l'obstacle, je ne me le pardonnerais pas... Je vous livrerai donc cette communication telle qu'elle était à

mon arrivée ici, à l'exception de quelques parenthèses circonstanciennes qui l'allongeront forcément de quelques minutes, ce dont je vous prie par avance de m'excuser.

Certains passages, par contre, risquent de ne plus avoir d'intérêt que rétrospectif.

Pour une communication brève qui puisse être — comme vous en exprimiez le souhait — le point de départ à de libres discussions et échanges, que faut-il choisir de dire ?

Cette question m'a longuement tourmentée au cours de cette semaine qui a précédé mon départ au Québec : j'ai écrit et détruit pas mal de pages...

Comment, en effet, témoigner d'une pratique journalière qui est avant tout pour moi le moyen de *me survenir*, c'est-à-dire une pratique de l'oubli, de la dépossession, une pratique d'entretien de la transparence, de la présence à moi-même sans laquelle il est exclu que je puisse être présence pour autrui ?

Ici, j'ouvre une première parenthèse pour dire que c'est précisément cette fonction — assumée par l'écriture — d'entretien de la transparence, qui me sauve de l'accumulation de ce poison redoutable que j'ai nommé ici ressentiement et qui selon moi n'a strictement rien de commun avec une agressivité créatrice.

Il me fallait tenir compte aussi de ce fait que je n'ai pas été lue, que je ne suis pas connue par la quasi-totalité d'entre vous que moi-même je ne connais pas. C'est pratiquement d'une première rencontre qu'il s'agit. Ce qui me paralysait, je vois bien que c'est la peur de *manquer* cette première rencontre, de manquer à l'amitié en m'y rendant les mains vides. Et je sais pourtant que c'est toujours ce qui arrive lorsqu'on se fait précéder, lorsqu'on se fait *couvrir* par un savoir... De même que lorsqu'on se fait couvrir par un avoir ou par un pouvoir, par l'ambassade d'une réputation, d'une fortune ou d'une signature... C'est ainsi que les distances se gardent. Alors il m'est venu la grâce de penser que cette brève communication devrait m'être avant tout l'occasion de faire acte de présence, de vous faire partager le présent de mon rapport à l'écriture. Je crois qu'il n'y a de rencontre possible que dans l'acte de faire le présent ensemble.

En tout cas, ce qui se sait profondément en moi (mais si profondément qu'il m'arrive souvent d'en perdre la conscience), c'est que c'est précisément le non-savoir, le non-pouvoir, le non-avoir, enfin le manque de *suffisance* qui fait d'un discours une *communication*, c'est-à-dire une non-production destinée à une non-consommation.

L'autorité patriarcale n'est jamais garantie que par son assise dualiste et plus particulièrement aujourd'hui par la maîtrise qu'elle a du rapport entre production et consommation. Autrement dit, elle tire sa puissance du maintien des distances. Une révolution authentique est toujours la conséquence d'une perte de distance, d'une perte de suffisance quelque part dans les rouages de l'état (ici, à dessein, état avec é minuscule, par opposition à changement). Une révolution est toujours la conséquence d'une communication, d'une certaine érotisation des relations humaines à l'intérieur de l'état.

Les lois de la stabilité, de la conservation d'un état quelconque consistent essentiellement à quadriller efficacement l'espace-temps de cet état, à y contrôler les rencontres, les échanges, autrement dit à empêcher la communication, les chances d'événement créateur, c'est-à-dire à éliminer les risques de changement. Assigner à une relation humaine un but, une raison d'être qui soit la production d'un résultat, en vue d'un fin, c'est cela la politique de récupération ! En domestiquant une relation, en la finalisant, on la frustre de son pouvoir de jouir de soi mais on s'en assure le contrôle : cela, c'est — contre la subversion de la poésie — le rôle répressif de LA politique.

C'est dans cette perspective-là qu'on peut affirmer que l'Autorité n'est jamais sérieusement menacée par une *suffisance* autre que la sienne propre. Les suffisances, les clôtures, ça se récupère entre soi ; finalement, en s'entre-déchirant, en s'entre-terrorisant, elles ne font jamais que s'entrefortifier, qu'entretenir la pérennité de l'Ordre... C'est grâce à ce jeu politique des pouvoirs et des oppositions que le Patriarcat se perpétue. La guerre des sexes qui fait rage aujourd'hui n'est sans doute qu'un des aspects les plus fondamen-

taux donc les plus machiavéliquement exploités de cette stratégie.

C'est la culture généralisée de ce qu'il est convenu d'appeler l'*incommunicabilité* qui nourrit le mythe du paradis perdu ; c'est bien la croyance en la fatalité de la faille dite originelle qui condamne l'imagination à la nostalgie et à l'utopie, c'est-à-dire à la *fiction*. Or, c'est de l'amour-fiction que se nourrit la souveraineté du Patriarcat. Chaque fois que l'amour vient à s'honorer, chaque fois qu'il devient le mobile d'une existence ; enfin chaque fois que l'amour humain s'affranchit de l'interdit biblique, le Monothéisme s'en trouve ébranlé jusqu'en ses fondements.

À l'encontre de cette sacro-sainte *information* dont nous sommes gavés et dont le Pouvoir autant que l'Opposition font aujourd'hui leur panacée, la *communication*, c'est cela même qui ne peut pas être produit ni reproduit ni consommé ; cela ne peut que *se produire*.

La communication, l'amour/l'amitié, c'est l'irrécupérable, c'est l'investissement à fonds perdu du temps des hommes et du temps des femmes. C'est — contre la puissance de l'état — la puissance du changement. La communication, c'est ce qui produit dans l'individu, donc dans la société, de l'accident, de l'interférence (c'est-à-dire de l'irréférence), de l'événement c'est-à-dire du présent, de la vie, du verbe, c'est-à-dire du futur...

De tout ce qui précède, il apparaît bien que l'écriture, en ce qui me concerne, n'est pas un acte de production, et que la lecture de cette écriture ne peut donc que flouer profondément l'appétit textuel du lecteur-consommateur. J'ai pleine conscience que le véritable mobile de la pratique de l'écriture qui est la mienne, c'est la communication, c'est-à-dire subvertir non seulement l'ordre établi, mais subvertir mes propres certitudes, me défroquer de mes propres formalismes. Actualisation quotidienne. Acte de sécularisation permanente.

Il reste à se demander maintenant ce que cette écriture-là a de spécifiquement féminin. Nous aurons, à n'en pas douter, l'occasion d'y revenir souvent au cours de ce colloque. Je voudrais ici simplement effleurer la question en disant

que pour la femme d'aujourd'hui, écrire vitalement c'est avant tout *s'écrire*.

C'est *se produire* en tant qu'événement, en tant qu'*accident* révélateur, en tant que moment révolutionnaire au sein de l'ordre positiviste régnant. C'est s'affranchir de la mentalité référente dont elle est imprégnée non pas depuis sa naissance mais depuis l'instant même de sa conception...

Nous savons bien maintenant que la civilisation monothéiste a fondé sa stabilité sur l'asservissement du temps humain et plus particulièrement du temps féminin, c'est-à-dire en définitive du corps féminin. Prendre le temps de s'écrire, c'est pour une femme entreprendre d'en finir avec son corps volé, son corps voué, dévoué à la reproduction, à la production, à la conservation...

Prendre le temps de m'écrire, ce fut tout d'abord gagner mon droit à la solitude, prendre le temps de m'absenter, de m'abstraire du ghetto familial ; ce fut prendre aussi le temps de m'absoudre de ce détournement coupable de mon temps c'est-à-dire de mon corps. Prendre le temps de m'écrire, ce fut prendre le temps de faire de mon existence une existence franche, une existence libre, une existence *pour* la relation, *pour* la communication. Autrement dit, s'écrire, c'est s'affecter, c'est se destiner à devenir intelligence relationnelle, intelligence de l'entre-je-et-l'autre. Or l'intelligence de mon rapport à l'Autre passe forcément par l'intelligence de mon rapport à moi-même. Et là, je ne crains pas d'affirmer que cette longue patience aveugle, tâtonnante qu'est l'éveil d'une femme à la jouissance de son propre corps.

et ici j'ouvre une seconde parenthèse pour faire remarquer que cette jouissance-là n'est pas réductible au seul plan sexuel ; il y a une jouissance viscérale, une jouissance articulaire, une jouissance nutritionnelle, une jouissance musculaire... Il y a une jouissance spécifique à chacun de nos sens...

Je ne crains donc pas d'affirmer — disais-je — que cette longue patience aveugle, tâtonnante, qu'est l'éveil d'une femme à la jouissance de son propre corps (ce corps secret, ce corps concave) est nécessairement une expérience inté-

rieure, un exploit de la solitude ; que l'intelligence du rapport entre les lieux du souffrir et ceux du jouir, entre le mental et le charnel, c'est le grand oeuvre, toujours à recommencer, de l'écriture féminine.

Je crois pouvoir affirmer que l'acte de *s'écrire* au terme duquel le temps féminin c'est-à-dire, je le répète, le corps féminin vient à s'autodéterminer, à s'affranchir du ghetto familial, c'est l'acte le plus subversif qui soit, parce qu'il est à la fois inceste, patricide, matricide, déicide et adultère. Cette violence-là n'est pas répressible, n'est pas récupérable par la morale du Patriarcat monothéiste car elle pulvérise les grands tabous sur lesquels il se fonde. Elle est — si j'ose dire — le lieu géométrique, le lieu d'articulation du *poétique*, du *critique* et du *politique*. Cette pratique-là de l'écriture est une véritable éthique de la liberté.

J'ouvre maintenant une troisième parenthèse pour faire écho, avec Michèle LALONDE, à la question soulevée hier par André BEAUDET. Dans mon expérience intérieure, il y a eu jusqu'ici trois temps, trois seuils à franchir, trois étapes à gravir. La première fut — en janvier 1960 — dans mon existence obscure de bonne ménagère brave mère de famille, l'irruption véritablement catastrophique de la foudre, de la question QUI SUIS-JE ? Cela s'est écrit dans un livre qui s'est intitulé La Geste. La seconde étape me conduisit à m'affranchir du modèle masculin de perfection poétique qui m'avait envoûtée : ce fut mon second désastre, car cela ne put se faire qu'au prix même de la correspondance qui s'était établie entre nous et où je m'étais investie tout entière ; qu'au prix du sacrilège, au prix du déicide, du meurtre symbolique de celui qui était devenu pour moi l'incarnation même de Dieu-le-Poète. Ainsi est-ce de l'Adieu que je naquis à la chance même d'entrer dans le troisième temps de ma quête de l'identité (cela s'écrivit surtout dans Le dernier testament et dans Mémoire de rien). Je n'ai désespérément, interminablement cherché mon identité que pour AVOIR à la perdre, que

pour pouvoir gagner mon droit à jouir de mon intelligence relationnelle, que pour pouvoir gagner mon droit à l'étrangeté.

J'ai trouvé mon identité le jour mémorable (et récent) où m'est advenue la réponse à la question QUI SUIS-JE? Le jour où m'est advenue l'évidence foudroyante que JE SUIS LE MANQUE DE L'AUTRE, je jour où j'ai pu nommer et tutoyer le manque de moi...

Si Je est le manque de l'Autre, son identité est invivable ; il ne peut plus dès lors trouver lieu d'exister, il ne peut plus trouver matière à vivre que dans l'entre je et l'autre, que dans l'espace multidimensionnel du NOUS.

Ainsi, au terme de cette quête intérieure de l'identité, ce qui éclate comme la plus inouïe, la plus inédite des bombes, c'est que l'identité n'est jamais que la plus abstraite, que la plus parfaite, que la plus nécessaire des fictions, et qu'il n'y a de réel, de concret, de vivable que de la différence de l'entre-deux. Mais — comme le pensait Georges BATAILLE — ne faut-il pas aller jusqu'au bout du leurre pour que le réel nous arrive?

Comme il arriva à Christophe Colomb de chercher les Indes et de découvrir l'Amérique, nous cherchons l'identité et c'est la différence que nous découvrons. Entre notre Levant et notre Couchant, nos amériques à nous, c'est l'entre-nous.

Ainsi, de la mort conjointe en nous du double idéal de patrie et de matrice nous naît la fraternité... Le livre de cette troisième étape s'achève en ce moment ; il s'intitulera La Quadrature.

Mais je voudrais, pour en finir, revenir à mon propos initial sur l'écriture-pour-la-communication, soit sur la poésie.

Ce que délivre la poésie, c'est l'être second, c'est l'être pour la communication. La poésie est androgyne. Sa matière, son espace-temps, c'est l'entre je et l'autre, c'est l'être même du tiers qui fut exclu par le Principe d'Identité ; sa matière,

c'est notre différence, c'est — entre toi et moi — la puissance plurielle de nous. La différence, c'est ce qui n'appartient à personne, ni au féminin ni au masculin, c'est notre *commun* ; notre différence, c'est précisément ce qui ne peut être *manoeuvré*, alors que les identités (qu'elles soient féminines ou masculines) peuvent toujours l'être.

Je viens de dire que la poésie est androgyne ; non qu'il s'agisse du neutre, non qu'il s'agisse non plus de l'être-deux ; c'est de l'être-quatre qu'il est ici question. La logique de la poésie, c'est le principe de réciprocité, l'unité poétique c'est une quadrature ; c'est le Grand Jeu de la révélation mutuelle, le double jeu de l'écriture et de la lecture, commune présence de je et de l'autre, de l'ami et de l'amie, de l'écrivain et du lisant, l'un s'étant éveillé, étant devenu parlant dans l'existence de l'autre.

L'irrécupérable, c'est le double jeu de la communication, c'est — franchie la contradiction primaire des deux pôles de la fiction, soit la *nostalgie* et l'*utopie* — l'avènement de l'espace-temps du réel.

Et maintenant, je me demande tout simplement si, en défonçant le cercle de papier de ma grande peur blanche, je ne viens pas de faire mes premiers pas dans le réel, dans l'inconnu de la quatrième étape...

FERNANDE SAINT-MARTIN :

LE FÉMINIEN, COMME FORME ET CONTENU D'UN LANGAGE

L'écriture est un fait de langage. La femme, quand on en parle, devient aussi un fait de langage. C'est dire que le

thème proposé à cette rencontre semble poser les problèmes insolubles de la circularité. Quel illusoire métalangage permettrait de parler de la parole écrite par l'intermédiaire du langage lui-même ?

Il faut poser que nul langage masculin ne peut prétendre transcender sa propre existentialité pour rendre compte de l'altérité radicale que constitue la féminité. Après avoir, avec difficulté, finalement admis que Dieu ne pouvait être pensé comme un reflet agrandi de l'homme, les hommes tardent encore davantage à renoncer à l'ultime anthropomorphisme, qui veut que la femme soit faite à l'image réduite de l'homme.

Mais quel langage féminin, toujours/déjà inscrit dans un prolongement du langage humain, jusqu'ici structuré par le désir et le psychisme masculins, pourrait découvrir, dévoiler ce « continent noir » devant lequel Freud a lucidement conclu qu'il ne pouvait rien en dire ?

Quel langage féminin, impliqué à titre d'élément dans cette notion totalisante que constitue le concept de la femme, prétendrait définir l'activité d'écriture pour autant qu'elle découlerait d'une certaine hypothétique nature féminine ? La créature ne peut concevoir la totalité et parler de Dieu, l'homme ne peut parler de la femme et la femme ne peut parler de « la femme ».

Ce désir passionné existe pourtant, à l'époque actuelle, de la femme qui veut accéder à la parole et se libérer des langages, humain ou divin, qui l'ont figée pendant des siècles dans un assujettissement à l'homme, infériorisation inscrite dans les formulations socio-politiques, religieuses, scientifiques et artistiques qui sous-tendent encore notre civilisation.

Il est certain que cette aspiration de la conscience féminine à l'être et l'agir du langage, qui a toujours été entrepris jusqu'ici « au-nom-du-Père », n'a pu émerger qu'à partir d'une transformation radicale de la culture masculine elle-même, à travers cet ébranlement épistémologique qui remet en question toutes les certitudes primitives sur la validité de notre connaissance du réel et la nature de son instrument nécessaire, le langage. Mais il ne pouvait appartenir à l'homme de s'exclure même symboliquement de la phratrie, et

d'être sensible à ce qui se reflète dans son langage comme une spécifique dimension masculine.

Ainsi, rappelons l'affirmation péremptoire de Freud, après qu'il eut si longtemps défendu la thèse d'un monisme sexuel, à l'effet que le schéma oedipien était strictement et uniquement applicable à l'enfant mâle (in « De la sexualité féminine », 1931).

Cela n'a pas empêché tous ceux qui poursuivirent l'œuvre freudienne, de persister à appliquer ces coordonnées à la femme et de continuer à la considérer comme un homme à qui il manquerait quelque chose. Même une Mélanie Klein, dont les puissantes intuitions sur les premiers stades de développements de l'être humain constituent peut-être la première parole ou écrit « féminin », n'a pas su éviter le piège de ce conditionnement culturel masculin.

Mais est-il vraiment possible d'élaborer ce langage humain *autre*, où la femme ne serait plus le pôle fantasmatique de la jouissance et du complexe de castration masculin et des autres traumatismes émotifs issus de son Oedipe propre ?

Et de façon plus générale, à partir de ce long déroulement du langage et de l'écriture humaine, qui nous assaille aujourd'hui à partir de millénaires de structurations sémantiques et formelles masculines, la femme peut-elle prendre conscience de la spécificité de sa relation au monde ? C'est le problème fondamental. La parole, et l'écriture féminine, peuvent-elles se constituer dans une continuité avec ce langage « spécialisé », élaboré par les hommes pour s'exprimer eux-mêmes et leur situation dans le monde ?

Proposer un « refus global », la brisure totale, par l'intermédiaire du choix du silence, du cri inarticulé ou d'une violence non verbale, serait vain. Déjà en effet, d'innombrables hommes ont façonné les contenus et les dimensions de la non-parole, comme opposition aux paroles régnantes. [Seule une lobotomie à l'échelle de l'humanité épurerait suffisamment ces types de comportement des résonances sémantiques déjà définies par et pour les hommes.] D'ailleurs le silence ne peut s'instaurer, semble-t-il, que d'une façon partielle dans l'être humain, appuyé qu'il apparaît toujours sur des fondements verbaux qui veulent le produire et le

justifier. Ce n'est que par le langage que la femme devra justement mettre en question ces sous-bassements verbaux qui ont fait éclater bruyamment certains silences masculins, mais qui n'ébranlaient nullement ce grand silence féminin requis par les valeurs des cultures antérieures.

Les recherches de la linguistique ont mis à jour le fait que le langage dont chacun se saisit, ou par lequel chacun est saisi, au moment où il voit le jour, consiste essentiellement d'un large dépôt charriant les structures syntaxiques et grammaticales, les résonances sémantiques élaborées et transmises par des générations masculines innombrables. La tentative de la femme d'élaborer un langage qui lui soit propre, à partir du langage humain, n'est-elle pas alors semblable au geste du noyé qui cherche à se sauver en tirant de la main sa chevelure vers le haut ?

La femme peut-elle se frayer une voie propre à travers les divers langages humains déjà institués : scientifiques, sociologiques, artistiques ou littéraires, dont les fondements ont été redéfinis à notre époque par les Einstein, Planck, Freud, Marx, Mondrian, Mallarmé ou Beckett ? Ou ne produira-t-elle toujours que d'infimes variations à l'intérieur des horizons puissamment ouverts par quelques intuitions masculines ?

La femme peut-elle inventer de toutes pièces de nouvelles mathématiques, de nouvelles psychologies, de nouvelles sociologies, que dis-je, un nouveau langage verbal qui repartirait à zéro, sur de nouvelles bases féminines cette fois, et qui produirait éventuellement de nouveaux arts, des formes de littérature inconnues jusqu'à ce jour ?

Ce rêve féministe nous apparaît radicalement illusoire et utopiste. Le passé psychique humain véhiculé par le langage est pour la femme cette quatrième dimension douloureuse, traumatique peut-être, mais dont elle ne pourrait souhaiter se départir sans se nier dans son historicité même.

Cependant la révolution culturelle produite par le XXe siècle semble, par ailleurs, fournir à la femme certains précédents qui lui permettraient d'entreprendre de jeter les bases d'un nouveau langage, d'entreprendre le trajet qui instaurerait une vision du monde en meilleure conformité avec

ces aspects de son être que la femme découvre et assume enfin et qui la révèle dans une différence essentielle aux structures d'expérience utilisées par les hommes.

Cette démarche implique comme première composante nécessaire, non seulement que la femme perçoive l'altérité du discours masculin, mais qu'elle ait recours à une *négativité* dynamique, ouverte, mobile, vis-à-vis des systèmes par lesquels l'homme a tenté et tente encore d'organiser sa propre relation émotive et pratique au monde. Cette négativité, sans doute, comme dynamique prend sa source dans la haute exemplarité de certains discours masculins, qui ont aussi senti la précarité du discours occidental, depuis Cézanne à Dada, Hegel et Nietzsche, Artaud et Saussure. Ces « grands destructeurs » sont justement ceux qui ont permis un renouvellement des formes et contenus des cultures masculines antérieures, en mettant à jour leur statisme et leurs contradictions.

C'est la voie unique qui s'ouvre aux femmes. Ou pour parler un langage différent, la femme doit faire *l'épochè*, mettre entre parenthèses les axiomes, les valeurs, les systèmes découlant des démarches masculines, ne les considérer comme l'a fait Einstein de la géométrie euclidienne en regard des nouvelles géométries, que comme des expressions restreintes et localisées d'une perception et d'une expression du monde plus « généralisée », qui ferait la synthèse à la fois d'un trajet masculin et d'un trajet féminin.

A cet égard, la femme doit particulièrement se méfier du dogmatisme du concept de « réalité » élaboré par un organisme psycho-physique masculin, fondé sur une certaine extroversion ou extériorisation, une forme d'exploration sensorielle nécessaire et possible au seul être pénisien. Une tout autre notion de réalité doit se concrétiser pour la fille qui se pose comme sujet, et qui est l'investissement psychique et émotif d'un monde organique interne, constitué et expérimenté avant tout par des trajets « fictionnels » qui subissent de façon très aléatoire les contre-coups des échanges transitoires avec le monde externe. La notion de soi pour la femme, fondement d'un concept du réel, émerge comme un investissement nécessaire du caché, de l'interne, du procès

dynamique inobservable. Elle ne peut résulter que d'un trajet émotif et imaginaire, qui exige d'être sans cesse soutenu dans une dimension subjective et presque solipsiste, avant d'être mis en interrelation avec l'altérité, où il ne peut perdre sa dimension d'expérience internalisée sans se détruire lui-même.

Si le rapport érotique de la femme ne se fonde pas sur un « objet réel », mais sur un processus d'élaboration *fictionnelle* pour faire exister une expérience d'abord subjective, la parole et l'écriture féminines apparaissent comme des éléments tout à fait nécessaires à la constitution de la femme comme sujet. Et c'est cette élaboration psychique, *fictionnelle* et imaginante, qui deviendra le contenu même, la structure profonde, la fonction réelle de l'activité d'écriture de la femme.

Ainsi la caractéristique propre de l'écriture/lecture du texte produit par la femme doit être une « distanciation » radicale vis-à-vis des formes verbales et symboliques, qu'elles soient utilisées spontanément ou à travers une démarche réflexive. Elle exige une perpétuelle « double lecture », sensible d'une part à la fatale aliénation que constitue pour la femme l'utilisation d'un langage structuré à des fins hétérogènes à son désir et à ses pulsions propres et sensible d'autre part à l'émergence de valeurs qui ne sont pas déjà codifiées par la culture masculine dominante.

A partir seulement de ce cheminement dialectique exigent, la parole pourra-t-elle devenir aussi la demeure de l'être de la femme.

débats**FLORENCE DELAY :**

Je voudrais dire simplement ce que je ressens : j'ai entendu, je veux dire que je suis frappée entre la difficulté d'écouter d'un discours savant — et vous avez fait un discours savant — et vous avez fait un discours qui avait un savoir, un pouvoir et un avoir alors que Claire a justement essayé de démontrer comment une communication, c'était un non-savoir, un non-pouvoir et un non-avoir, et j'ai l'impression que pour moi, de là vient cette difficulté devant ce discours monolithique qui ne me touche pas, alors que chaque mot de Claire, qui malgré tout, résultait aussi d'expérience de savoir, était passé complètement différemment. Je me demande donc si le discours savant est un discours féminin. Ensuite, devant la litanie des grands hommes et des grandes révolutions faites par eux que vous nous avez donnée, j'ai pensé à Michelet, à Michelet, parlant des femmes et de la révolution, et il dit : voilà, la révolution eut lieu quand il y eut assez de femmes qui, au moment de jouir, poussèrent très haut leurs pensées dans le ciel et pensèrent révolution pour qu'à cet instant-là, elles conçurent et accouchèrent au bout de neuf mois de Robespierre, de Saint-Just, de Marat et de tous les hommes de la révolution française.

RENOS MANDIS :

J'ai pensé avant de venir ici que je devais faire un long chemin dans la compréhension, l'expérience féminine, et j'ai fait beaucoup d'efforts. Je me suis rendu compte qu'il y a, pour un homme, certains murs où la compréhension devient de plus en plus difficile et se sent devenir de l'organique...

La seule question que je voudrais poser, c'est à Claire... et à vous Fernande Saint-Martin. Vous avez parlé du langage possible, le seul langage possible c'est un langage organique peut-être. Vous avez dit : le seul endroit où la femme peut échapper la donnée qui est tellement grande, c'est dans l'organique.

FERNANDE SAINT-MARTIN :

C'est-à-dire que c'est une hypothèse qui voudrait qu'un langage féminin, donc, se modèlerait sur les pulsions et le désir de l'organisme, mais l'organique, je ne crois pas que c'est un terme qui est vraiment adéquat ; c'est pour ça que je crois que l'organique, lorsqu'il est dit, devient langage et que finalement, c'est beaucoup plus sur l'opération de fiction qui serait posée au terme peut-être par l'organique féminin, à cause de sa structure propre, qu'au niveau donc de l'élaboration d'une notion de fiction en opposition avec les notions de réalité posées par l'organique masculin, qu'il y aurait peut-être une fois pour toutes l'élaboration d'une parole féminine.

RENOS MANDIS :

Claire, j'ai eu l'impression que vous avez soulevé très souvent le fait que la compréhension peut se faire équivalente au corps dans le sens ; je voudrais savoir est-ce qu'il n'y a pas une limite que vous posez à l'expérience de l'auteur féminin qui est une limite organique de recherche organique, que la seule façon dont l'écrivain féminin ne pourra retrouver sa propre voie, c'est à travers l'organique.

CLAIRE LEJEUNE :

Je ne sais pas très bien comment m'y prendre pour vous répondre, Je me demande si j'ai bien compris.

YVES NAVARRE :

Je peux peut-être essayer de compléter la question, c'est que j'ai eu l'impression que Claire nous a parlé d'un langage relationnel.

RENOS MANDIS :

Tout à fait.

YVES NAVARRE :

Dont elle n'a pas parlé en termes organiques. Je ne sais pas, je veux simplement dire avant que Claire réponde, que ce qu'elle a dit a été, en tout cas, entendu de deux manières différentes.

RENOS MANDIS :

C'est pas le cas... Je crois avoir compris Claire, mais il y a une certaine insistance que vous avez faite sur l'équi-

valence de l'expérience relationnelle et du corps ; vous avez insisté deux ou trois fois sur le mot corps, et ce que j'essaie de comprendre ou ce que je ne comprends pas, c'est est-ce que vous posez une limite à la façon dont l'auteur femme recherche le monde et que ça doit toujours être à travers même la relation, à travers le corps.

CLAIRE LEJEUNE :

Ecrire, c'est un acte d'intégralité, c'est un acte où, je ne sais pas si *je*, c'est l'organique... je ne sais pas... J'écris... C'est un acte de mon intégrité... Il est certain qu'il est enraciné dans mon corps, c'est le lieu de mon intégrité, c'est sûr. Je ne sais pas si je peux vous répondre autrement, peut-être avec un peu de recul.

RENOS MANDIS :

Des sujets qui n'affectent pas le corps directement sont exclus comme des sujets de littérature pour les femmes, les sujets de libération des hommes qui n'affectent pas le corps directement.

CLAIRE LEJEUNE :

Ecoutez, ici j'ai surtout parlé de mon expérience personnelle et j'ai dit, je pense, que c'est pas une production d'objets, cette écriture-là, c'est une écriture qui fait que chaque fois, je me souviens, je me produis, vous voyez, intégralement. Disons c'est ce qu'on a toujours dit là du poète, il renaît de ses cendres perpétuellement, c'est ça.

DOMINIQUE DESANTI :

Claire, si vous vous produisez, il est bien évident que vous vous produisez en tant que femme, c'est d'ailleurs différemment selon votre corps aussi, pas seulement —

CLAIRE LEJEUNE :

Surtout en tant que relation justement et pas de deux, disons de quatre. La relation androgyne, c'est en tant que ça que je me reproduis.

DOMINIQUE DESANTI :

Et je crois que toute la difficulté vient du processus, du chemin qu'il faut faire pour découvrir en soi cette relation à quatre.

CLAIRE LEJEUNE :

Cette secondarité, si l'on veut, je crois que c'est ça, c'est qu'il faut enfin, ce que j'ai éprouvé très fort, c'est qu'il y a cette identité que je cherchais passionnellement et au moment où je l'ai trouvée, qu'est-ce que j'ai trouvé, j'ai trouvé un être quatre.

ANNIE LECLERC :

Je crois que j'aimerais bien compléter, enfin, ou enfoncer encore dans cette histoire de corps et à travers le texte vraiment très beau et très fort de Claire, parce qu'il y a une ambiguïté avec le mot corps. On prend *corps* dans une terminologie (qui est en fait sexuelle) comme si on opposait le *corps* à autre chose.

Or, qu'est-ce que c'est que le corps ? Le corps, c'est ce qui rencontre l'autre corps, tu comprends, c'est pas mon corps... Et puis on parle pas du reste parce que mon corps il n'existe pas quand il n'y a pas la rencontre de l'autre corps. Il existe dans la rencontre à l'autre corps, ce que j'appelle (et ce dont Claire a parlé) aussi la jouissance ou la confusion des corps. Le corps n'existe que dans la jouissance, la confusion des corps ; le moment justement où je perds mon identité de corps. Le corps c'est perdre son identité de corps pour être aussi l'autre corps.

CLAIRE LEJEUNE :

Au fond, c'est ça que j'ai dit, c'est le jeu de la révélation mutuelle.

ANNIE LECLERC :

C'est ça. On se trompe quand on parle du corps féminin parce que le corps féminin, c'est une épreuve de tous les autres corps.

NOËLLE CHATELET :

Est-ce que c'est pas aussi la rencontre non seulement avec un corps, mais avec la *métanalté* qui nous entoure, de passer du corps physiologique au corps du monde, au minéral, au végétal, enfin, c'est ce que Diderot disait, quand il dit qu'on est à la fois homme, femme, minéral, végétal.

DOMINIQUE DESANTI :

Je crois que c'est une partie tout de même, une réponse

à la question sur le corps, parce que c'était trop limité, votre question sur le corps.

FLORENCE DELAY :

Dans la jouissance du corps à corps, vous excluez, et Claire disait que la jouissance n'était pas seulement organique, elle était, elle ramifiait dans tout le corps, mais elle ramifie aussi ailleurs dont on ne parle pas. Je pense à la jouissance de la *sainte Thérèse d'Avila* (le Bernin) qui n'est pas un corps à corps (sur la couverture du séminaire de Lacan . . .). Cette jouissance-là de Thérèse est une vraie jouissance ; c'est la jouissance de saint Jean quand il écrit le cantique du corps et de l'âme ; on retrouve là une jouissance du corps qui est une jouissance aussi de l'esprit, mais qui n'est pas une jouissance *avec*, suscitée *par* un autre corps.

RENOS MANDIS :

Je crois, je comprends de plus en plus, ça prend deux corps. Mais je veux poser une question : si vous avez l'exemple de deux auteurs, un masculin, un homme et une femme, et que le sujet c'est le sadisme intellectuel d'une personne qui essaie d'inculquer, de manipuler et d'inculquer le cerveau d'une autre personne, et si avez cette autre personne qui essaie de se débarrasser, de se laver la tête dans une situation dramatique, disons — pour l'auteur masculin et pour la victime masculine, peut-être qu'il y aura une certaine façon littéraire d'exprimer ça. Je demande est-ce que pour l'expérience féminine et l'auteur féminin qui va décrire cette situation, est-ce qu'il y a nécessairement une nécessité différente ; est-ce que ce lavage, disons, intellectuel, cette résistance intellectuelle doit nécessairement pas s'exprimer, mais se ressentir à travers le corps ? Est-ce que c'est clair le problème ?

ANNIE LECLERC :

Si on fait un texte mathématique, est-ce qu'il y a du corps qui doit passer là-dedans ?

RENOS MANDIS :

Non, je demande est-ce qu'un écrivain masculin et un écrivain femme, un écrivain homme et un écrivain femme, quand il traite du sujet de la révolte et de la résistance de la

manipulation de leurs cerveaux, je sais que l'écrivain homme n'aura pas cette nécessité de sentir ou de décrire à travers son corps, peut-être, et je demande est-ce que pour l'écrivain femme, ça c'est une nécessité ? Je demande, j'essaie de comprendre s'il y a vraiment une expérience d'écriture différente pour un homme et la femme, qu'à travers cette question des corps. Est-ce que c'est clair la question ?

ANNIE LECLERC :

Oui, d'accord, cette fois c'est clair, mais je crois qu'il n'y a pas, c'est différent, mais c'est peut-être différent actuellement. Je veux dire peut-être qu'un homme n'est pas, parce qu'une résistance intellectuelle, par exemple, ça se fait avec quoi ? Est-ce qu'il faut que ça travaille dans le ventre ? Il faut qu'on soit bien nourri, il faut qu'on soit pas en colère, bon, et peut-être qu'il est possible qu'actuellement, une femme saura davantage parler de tout ce qui est investi de corporel là-dedans et qu'un homme saura moins le faire.

DOMINIQUE DESANTI :

Ça rejoint ce que dit Annie. Je voudrais situer un auteur qui est une femme, mais qui n'a jamais parlé des femmes dans une oeuvre, et qui est l'une des plus considérables, pourtant, parmi les êtres romanesques d'aujourd'hui : Marguerite Yourcenar. Alors il y a quand même une phrase chez elle qui m'a beaucoup frappée :

« Pour arriver à beaucoup connaître la vérité, il faut être rassasié et de corps et d'esprit. »

Et alors peut-être que beaucoup de femmes étaient rassasiées, mais moins que les hommes dont l'esprit a toujours été nourri jusqu'à satiété, et peut-être un point de satiété tel qu'il supprimait le corps, mais tout de même quand ils écrivaient tout de même moi personnellement, je ne pense pas que nous soyons habités par une âme qui est quelque chose d'à part, qui n'a rien à voir avec le corps et qui a pris comme ça son habitacle en nous.

Par conséquent, chacun de nous écrit avec son corps et, de ce fait, j'ai tendance à penser que les caractéristiques de ce corps, les pulsions de ce corps, la sensualité au sens de « emploi des sens », la sensualité propre à chaque corps doit

se manifester dans l'écriture, si elle n'est pas freinée par les modèles, et c'est ça que j'essayais de dire quand je parlais du modèle historique qui est en grande partie d'une façon dominante masculin.

J'ai de la difficulté de créer un modèle féminin, c'est que le corps de chacun s'est forcément manifesté dans l'écriture, et que par conséquent, maintenant (comme disait Annie, à l'instant, maintenant que nous allons être plus rassasiées d'esprit, plus libres, en tout cas, tout rassasiées de plus en plus) peut-être verra-t-on les caractéristiques propres au corps, pas uniquement à l'organisme, mais à la sensibilité, à la manière de prendre le monde, de se manifester dans l'écriture.

Ceci dit, je trouve que Claire a très bien montré qu'on était quatre, et que chacun était quatre, que par conséquent ce que nous avons à faire et ce qui nous est tellement difficile, c'est de trouver comment nous sommes quatre. Est-ce que ça entre dans votre question ?

FRANCE THÉORÊT :

C'est pour demander un éclaircissement : quand il est question de quatre, je voudrais qu'on revienne sur cette explication-là pour être sûr que je la saisis bien : cette idée de quadrature, cette idée de quatre, est-ce Claire ou bien Dominique ?

CLAIRE LEJEUNE :

La quadrature, c'est évidemment pour moi la logique de la communication. C'est qu'il n'y a de communication réelle qu'à partir du moment où l'autre a pris la parole en moi, et où je parle dans l'autre, c'est-à-dire à partir du moment où il y a, où sont dépassées les logiques, les autres logiques, logique de complémentarité et tout ça, et qu'on atteint ce qu'on peut appeler la logique de la réciprocité.

Ce jeu de révélation mutuelle de Je et l'Autre, c'est un double jeu.

NOËLLE CHATELET :

Il y a Je et l'Autre, il y en a deux, je ne comprends pas.

CLAIRE LEJEUNE :

C'est-à-dire que Je et l'Autre, donc il arrive un moment

de mon expérience intérieure où Je et l'Autre sont tous les deux actualités. Alors à ce moment-là, disons que je communique avec moi-même. Le problème alors pour moi, c'est d'entretenir la transparence, de ne pas laisser s'accumuler l'opacité, et là, à ce sujet-là, j'ai fait une expérience tout récemment : j'étais dans un colloque quelque part, mon travail ne m'intéressait pas beaucoup, enfin, à vrai dire j'étais occupée par mes obligations. J'étais donc restée quelques jours sans écrire tout en continuant à vivre, et un matin je me suis rendu compte que j'étais malade au fond, j'avais des vertiges, j'étais pas bien. Je me suis rendu compte que c'est ça. Il s'était accumulé une sorte d'opacité qui me rendait littéralement, mais physiquement malade. Je me suis abstraite de tout, et j'ai mis ça au clair et puis ça a été mieux. Donc, ceci, ça c'est une chose pour moi.

Mais alors, la communication, la vraie communication ce serait la communication, le Je, le grand Je, je crois qu'en poésie, Vera Linhartova qui s'est beaucoup occupée du grand Je, doit peut-être sentir ça sur le plan de l'histoire poétique. C'est le grand Je, c'est la communication, c'est le grand Je, c'est de ce couple que je suis venue et du couple que l'autre est venu. C'est ça. Alors à ce moment-là, c'est le je du même et de l'autre, il y a l'auto-communication, enfin, je ne sais pas comment dire, l'homo, l'hétéro, tout ce qu'on veut, enfin toutes les liaisons, toutes les relations qui sont possibles. Voilà.

Je crois que c'est ça, et là, disons qu'alors la structure minimum, enfin, de la communication, c'est d'être quatre et c'est un commencement parce que après —

NOËLLE CHATELET :

Vous pourrez loger tout le monde...

CLAIRE LEJEUNE :

Je crois que c'est ça, c'est le commencement, c'est la subversion de toutes les structures trinitaires auxquelles nous sommes encore terriblement attachées et ça, c'est être quatre.

A partir de là, je veux dire que la fratrie commence, à partir de nous deux, disons nous deux c'est être quatre, et c'est à partir de quatre. Voilà.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Oui, ça commence à se perdre dans la nuit des temps ce que j'avais à dire, parce que c'était une réponse à la réponse d'Annie à Renos, et à propos de la différence ressentie qui peut être ressentie par un homme et par une femme dans un situation donnée.

Je trouve différence purement actuelle et purement fondée sur la situation où nous sommes dans la société et non pas différence éternelle et idyllique, etc., nous ramène à ce qu'a dit Hélène à propos de la préservation.

Hélène a dit que nous étions hors (nous femmes telles que nous sommes maintenant, par suite de notre rejet) hors du système tandis que les hommes sont quand même dedans, qu'ils le veulent ou pas, même s'ils s'opposent, et nous, à cause de ça, nous sommes préservées. J'aimerais bien qu'on parle de cette préservation due à notre sous-développement.

ANNIE LECLERC :

Bien oui, c'est drôlement curieux, effectivement, ça peut paraître paradoxal. Ce que j'ai dit au début avait peut-être tellement de dureté : « les hommes ont pas de corps ». Je veux dire que notre malheur, toutes nos aliénations nous ont quand même laissé quelque chose d'étonnant, ils nous ont laissé plus de corps. Je veux dire que si on essaie de comprendre ce que c'est que l'aliénation du corps, ou de la parole du corps, eh bien, les hommes en ont plus que nous, justement, parce qu'ils ont été davantage divertis du corps par tout ce qui s'y est greffé, parce que justement le phallus, c'est pas tout le corps, c'est le pouvoir, le savoir, la clôture, la délimitation, la distance. Bien ça, on n'en a pas eu.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Je crois que de ce fait, nous sommes moins séparées, plus globales et que toute chose qu'on fait, nous met complètement en jeu, à moins que nous soyons complètement perverties par les structures mentales.

ANNIE LECLERC :

On l'est toujours un peu.

FLORENCE DELAY :

Je voulais te demander quand, malgré tout, tu posais

la question, j'avais l'impression que tu parlais des cris d'urgence et des cris de combat, quand tu donnais un exemple d'une femme écrivant et d'un homme écrivant pour lutter contre ce qui l'opprime, tu pensais à un écrit politique, à un écrit d'urgence ou non ?

RENOS MANDIS :

Oui, je pensais à quelque chose comme *Le Mur* de Sartre ou, vous savez, ou quand même j'ai compris que ce que vous appelez la « décorporation », si c'est bien juste, de l'écriture masculine peut-être, et que nous avons été capables de parler du *brainwashing*, du lavage de notre cerveau dans des termes simplement intellectuels, c'est ça, sans avoir investi la colère dans le corps.

FLORENCE DELAY :

Je pense que c'est un sujet très important parce que je me demande si le corps est concerné par beaucoup de formes d'écrits qui sont des écrits de lutte. Ce que j'appellerai d'urgence immédiat, de manifeste, de textes, c'est aussi les cris et nous, nous sommes capables d'en produire de ces écrits-là, je me demande si à ce moment-là, le corps, la jouissance, ça a pas tellement d'importance.

NOËLLE CHATELET :

Je me demandais comment intervenir, mais comme mon voisin vient de me poser une question, j'étais en train de lui écrire la réponse, et je vais te la lire : je ne crois pas à une aliénation du corps par le corps, pour moi au contraire le corps est libérateur, mais j'entends le corps au sens rabelaisien du mot, c'est-à-dire le corps presque mythique, enfin, le corps qui éclaterait et qui, enfin, le corps comme microcosme dans le macrocosme du monde.

CLAIRE LEJEUNE :

Je voudrais justement ajouter à ce que Annie vient de dire, en fait, c'est la privation qui est, disons, la mère de l'abondance, et c'est le problème du désert et du jaillissement de l'eau, et que c'est d'aller au bout de la soif que l'eau jaillit. C'est la privation, je crois que c'est le phénomène d'avoir été privé de notre corps qui fait —

ANNIE LECLERC :

On n'a pas été privé du corps, mais de son expression, ce qui revient plus ou moins au même.

CLAIRE LEJEUNE :

Privé de l'usage de la parole et de l'usage de la parole.

MONIQUE BOSCO :

Depuis le début du colloque on parle beaucoup du corps ; il y avait quelqu'un qui était le témoin d'une inscription dans le corps, et en fait, je trouve ça extrêmement étonnant que personne n'ait posé de questions à Maria : vraiment, pour moi c'est un des grands scandales de ce Colloque, on parle d'inscriptions dans le corps, de jouissance, etc., il y a quand même là quelqu'un qui vient d'un autre pays où vraiment toutes les oppressions se sont jouées, quelqu'un qui a vécu dans son corps là fermement, la pauvreté, enfin, toutes les pauvretés, toutes les privations, toutes les violences, tous les viols.

Maria a terminé son texte, je crois, le premier soir, en disant justement : on se révolte, enfin, on signe des pétitions, on parle des hommes qui meurent à la guerre, on parle pas des femmes. Enfin, il y avait vraiment tout le problème, toute la dimension politique de la lutte des femmes qui aurait pu être abordée. On n'était même pas — personne lui parle de cette question, on parle de communication et de dialogue ; je trouve ça étonnant. Je lui pose maintenant la question : je voudrais savoir tout ce qu'elle voudrait nous dire d'autre, moi tout ça je crois que là, il y avait une lutte active qui est menée par les femmes, sur un plan politique, sur un plan personnel ; il y a justement ce rapport qui est fait justement à travers elles ; bon, et je lui demande tout simplement si elle accepte encore, après nous avoir entendues, si elle est prête encore à nous parler, en fait, ou si elle nous trouve tellement inconscientes qu'elle n'en a plus envie parce que en fait aussi —

MARIA ISABEL BARRENO :

Ecoutez, c'est très difficile de répondre. J'ai pas envie de dire, je reste complètement muette, il y a tellement de

choses que peut-être j'aurais voulu dire... je ne sais pas... que c'est compliqué !

En tout cas, je voudrais rendre clair que je ne trouve pas cette question du corps comme une question marginale, même pendant ce dialogue, je me rendais compte que tout le monde, enfin, beaucoup de personnes, quand elles parlent de corps et tout ça, se basent encore sur la façon habituelle dont la philosophie nous a obligés à penser : c'est-à-dire il y a un *je* qui blâme quelque part en haut, et il y a encore tellement de survivance, de ce *je* qui est vu en général comme une machine au service de ce *je*, et moi-même quand je parle de corps et de réel, écrire le corps dans le *je*, je trouve là que cette scission est fondamentale dans l'art d'écrire.

Pour moi, quand je parle de corps et de production, le corps de la femme comme un nouveau lieu de production du désir, etc., c'est justement ce que je disais, réintégrer le *je* dans le corps et que chacun s'aperçoit qu'il ne vit, qu'il ne voit, qu'il ne sent, qu'il n'aime comme n'aiment les autres qu'à travers le corps, parce que le corps, c'est vraiment le lieu du *je* ; il y a pas d'autre place pour le *je*, le *je* c'est tout ça, c'est les pieds, les mains...

Même cette façon de parler de mes mains comme si c'était quelque chose que j'ai, et pas quelque chose que je suis, c'est tout à fait aléatoire, et toute cette question de corps m'intéresse, alors parce que je crois que ça c'est une des choses qui a été imposée par cette civilisation matriarcale.

Je crois que ça c'est une révolution à faire qui maintenant doit être faite par les femmes, mais peut-être seulement par les femmes, justement parce que les femmes à partir de leur expérience d'être réduites à une sorte d'état végétatif, elles sont beaucoup plus proches de cette réalité ; alors elles sont beaucoup plus prêtes à dévoiler cette intégrité du *je*, et j'ai senti beaucoup, par exemple, dans le texte de Claire, alors que les hommes ont beaucoup plus de difficulté à comprendre ça, c'est-à-dire je crois que s'ils pouvaient comprendre que ça les concerne aussi vitalement que les femmes, beaucoup de malentendus, qu'il y a entre hommes et femmes concernant cette question de lutte des femmes, disparaîtraient parce que les hommes pensent qu'il s'agit de lutter

contre eux, et ils ne comprennent pas, enfin, qu'il s'agit de transformer tout ce qu'il y a maintenant et non d'attaquer les hommes... je ne sais pas quoi, enfin.

Par contre, si tu me demandes si je voulais dire d'autre chose à propos du Portugal ou de l'oppression au Portugal, je ne sais pas si je vais le dire. Enfin, je peux, pour être franche, je peux dire que quelques fois ici, je me sentais vraiment étrangère, sous-développée, colonisée, opprimée, parce qu'enfin, d'un côté je pouvais très bien comprendre les Québécois quand ils parlaient de leur colonisation, et d'ailleurs c'est une chose où j'ai vu que beaucoup des caractéristiques des Portugais sont ici aussi dans les Québécois : certainement qu'il y a des affinités entre les peuples qui sont colonisés : la timidité de s'excuser dont on a parlé ici, mais en tout cas, je puis sympathiser avec ça, et tout le temps, il y avait un refus en moi, quand même, cette question de colonisation culturelle au Québec, au fond c'est un pays riche, tu vois, car je viens du Portugal et qu'il y a des gens qui meurent où il y a des femmes qui meurent dans des conditions horribles parce qu'ils font des avortements clandestins, justement dont j'ai parlé, où vraiment la survie là-bas, c'est vraiment quelque chose, maintenant, qui est présente, on risque aujourd'hui d'avoir au Portugal un coup de droite, et si on a la droite, c'est quelque chose comme Pinochet, c'est même pire qu'avant. Enfin, tout le monde se demande qu'est-ce qui se passe là-bas, etc.

Alors cette question, entre Français, Québécois, enfin, pour moi ça c'était même futile... enfin.

YVES NAVARRE :

J'ai un tout petit problème parce que je viens d'écrire ce que je vais vous dire. Moi aussi j'ai des problèmes, contrairement à ce qu'on pense, de communication. C'est peut-être la dernière fois que je prends la parole, je vais vous dire ce qui est pour moi ma synthèse de ces rencontres.

Je pense que dans tout écrit, je viens vraiment d'écrire à l'instant, après ce qu'a dit Annie, je pense que dans tout écrit, qu'il soit simple écrit, ou écriture de simple manifeste de combat, ou d'obédience fictive, ou romanesque, nous sommes toujours corps double, global, entrant en commu-

nication avec le corps double. L'écriture c'est ce message, un message qui a souvent dans l'intimité du corps créateur été dirigé par les codes et les modèles masculins. Un rapport de forces peut-il être inversé, les modèles féminins peuvent-ils désormais diriger, peuvent-ils aussi diriger le couple intérieur, créateur et comment.

J'ajouterai après : je comprends ce que Annie finalement appelait l'absence de corps masculin. Son oblitération ne veut pas dire sa castration. L'homme s'est, par sa domination cassé de la femme, la femme n'est pas cassée de l'homme. C'est dans le cadre de son corps couple créateur, sa négation et sa chance.

CLAIRE LEJEUNE :

J'ai bien dit que moi, j'ai utilisé tout au long de mon texte, des « a » avec une minuscule par rapport à changement. Donc, voilà. Je pense que dans un Etat, c'est-à-dire dans, disons une stabilité, cette stabilité ne peut être maintenue que grâce à la carte d'existence que chaque fois qu'il y a une perte de distance quelque part dans le système, c'est-à-dire finalement une perte de suffisance, donc chaque fois qu'il y a une certaine détérioration des relations, il se produit quelque chose qui menaçait, c'est-à-dire un germe de révolution, et c'est précisément ce que je crois que la politique, telle que je l'ai posée en tant qu'opposée ou poétique, chasse et pourchasse tant à l'intérieur de l'Etat. Je crois que c'est un peu ce que je veux vous dire. C'est en fait ce qui maintient une stabilité, que ce soit dans un Etat, n'importe où, c'est une garde de distance, et chaque fois que quelque part cette garde est subvertie ou que la police n'est pas efficace, enfin je dis police dans un terme, dans un sens très large et que les distances, la distance disparaît, il y a là, c'est-à-dire changement, c'est un peu ce que je voulais dire.

FLORENCE DELAY :

S'il y a un coup d'Etat de droite au Portugal, que les femmes doivent lutter, ou enfin elles luttent déjà, tu sais ce que je veux dire, si on doit lutter, si on doit vraiment se battre avec les hommes et dire qu'est-ce que vient faire dans

l'engagement politique ce corps dont nous parlons, sa spécificité, je m'excuse, c'est idiot comme question, mais c'est un trouble pour moi.

Par ailleurs, quand Annie parle du corps bien nourri, qui a bien bu, qui parle, il y a aussi tous les corps non nourris et altérés qui parlent aussi à grande voix, et je voudrais savoir en quoi ce problème que nous mettons toujours en avant du corps, je sais bien que ce sera le corps opprimé qui parlera, qui luttera ; y a-t-il féminin, masculin à ce moment-là, s'il y a un coup d'Etat ?

MONIQUE BOSCO :

Je voudrais répondre de façon très spécifique. Oui, quand une femme est une militante, on l'atteint dans son corps, c'est-à-dire que quand une — attendez, je vais donner un exemple concret, non, je suis désolée, quand on passe à la prison des femmes de New York et qu'on est une femme et qu'on est une femme militante ou pour les droits par exemple des Noirs, à ce moment-là, on est obligée de subir un examen gynécologique.

MARIA ISABEL BARRENO :

On dit pas seulement ça, on sait très bien que les tortures dans les prisons, ça se passait en Amérique du Sud et maintenant, ça se passe en Espagne, les femmes sont violées dans les prisons, les femmes reçoivent des électro-chocs dans le vagin, sur les seins, et au Portugal, on n'a jamais fait ça, mais par exemple, des tortures, une des tortures imposées aux femmes, c'est que si une femme était dans ses règles, elle était mise nue devant ses gardiens, et ils regardaient couler son sang. C'était une façon d'humilier les femmes.

Quand il y a de l'oppression...

FLORENCE DELAY :

La torture touche aussi le sexe de l'homme.

MARIA ISABEL BARRENO :

Quelques fois oui, mais enfin. Comme Christiane disait, évidemment, il y a des situations tellement vitales que là, c'est pas la peine de se poser la question : qui est le plus opprimé ? évidemment, mais quand même il reste certain qu'en toutes situations, c'est pire pour les femmes. C'est pas

le moment quand on doit lutter contre la droite au Portugal de se demander si on est un homme, une femme... on doit survivre. Au fond, le problème reste là quand même parce que c'est toujours plus dur pour les femmes.

MADELEINE GAGNON :

Moi, j'ai vraiment pas de réponse à donner. J'aurais seulement des questions à poser parce que c'est vrai qu'il y a certains problèmes qui ont été gardés sous silence et c'est très difficile d'en parler. Parler du corps douloureux, on n'en a pas parlé ici, c'est vrai que ça se passe et ça se passe dans des situations d'urgence, de répression très concrètes.

Moi, tantôt, j'étais portée à dire que le texte de Claire, c'était un bon exemple concret de quelque chose qui n'est pas dichotomique, parce que toi, quand tu posais ta première question tantôt, tu disais comment est-ce qu'on peut faire. Bon. Tu faisais une dichotomie, tu disais : il y a des manifestes, il y a un discours qui peut pas être traversé par les désirs, par la jouissance, un discours qui est politique, qui est froid et puis moi j'allais te répondre c'est justement ça que la révolution des femmes veut casser, cette dichotomie-là, et c'est ça que la révolution des femmes fait en grande partie ; en plus grand exemple d'amener le corps dans la révolution, de faire passer le désir dans la lutte. Et moi, je trouvais que le texte de Claire, c'était un exemple de plus, moi ça m'avait avancée.

Je sens dans mon corps que ça m'avait avancée, mais j'ai pas encore, je ne suis pas encore capable de dire comme j'aimerais ça un jour l'écrire, en tout cas le dire.

Mais là, quand on amène l'autre question du corps douloureux qui souffre, et des urgences, je ne sais pas quoi répondre. J'aimerais ça entendre des commentaires là-dessus.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Je trouve qu'à la question de Florence qui est extrêmement importante, qui n'est pas du tout idiote, comme tu essaie de le croire ou de le faire croire, que c'est une question fondamentale à ce moment : quelle peut être l'approche des femmes dans les autres luttes, dans les luttes d'ur-

gence, dans les luttes vitales qui sont en train de se produire et qui vont remonter de plus en plus puisqu'il y a une fasciation générale du monde ou une tentative de centraliser et de durcir le pouvoir et d'exproprier de plus en plus l'individu, ça va nous concerner fatalement. Et je pense que justement, ce serait peut-être le moment que les femmes se mettent à réfléchir là-dessus, sur leur forme d'approche en fonction précisément de leur spécificité politique, du fait qu'elles ne sont pas séparées. Il se pourrait que nous ayons, nous puissions apporter des stratégies nouvelles et des propositions d'autres formes de lutte que cette forme de lutte qui nous a apporté rien du tout depuis un peu plus de trois-quarts de siècle, un demi-siècle, je ne sais pas exactement.

Nous nous trouvons toujours face à la violence contre la violence, les mêmes armes contre les mêmes armes, un changement de hiérarchie parfois et le *statu quo* à la fin. C'est ces luttes absolument sans issue qui m'amènent à penser maintenant que ces stratégies de coup pour coup et violence pour violence, n'ont pas l'air de faire avancer énormément le monde. Je pense qu'il y a peut-être une réflexion particulière des femmes là-dedans, et une recherche d'autres réponses et d'autres formes d'inversion ou façons d'infléchir cette forme schématique dans laquelle nous sommes prisonnières, qui est encore tout autant militariste que celle des pouvoirs tout autant rigide, tout autant sans imagination, et peut-être là, nous aurons quelque chose à faire changer, au moins on peut y réfléchir. Je voulais conclure en disant que ce serait une façon d'amener le corps dans les luttes, voilà.

MONIQUE BOSCO :

Il y avait trois communications, ce matin : une d'Hélène Ouvrard, une Québécoise justement qui a voulu essayer d'insérer ce discours féminin dans une tentative de participation ; j'ai relevé dans son texte qu'elle regrettait qu'on n'ait pas réussi à faire parler davantage les Américaines qui sont là pas seulement à titre de femmes écrivains, mais à titre de femmes militantes, qui militent justement dans des mouvements spécifiques et qui ont, je crois, enfin, tout ce qu'Hélène cherchait, c'est ce qu'elle a dit dans sa communication,

des modèles enfin, en fait, il y a peut-être un certain modèle de lutte menée aux Etats-Unis.

ANNIE LECLERC :

J'aurais vraiment juste voulu dire un mot à la question de Florence, et de Madeleine. C'est vraiment tellement important, et de Christiane, comment est-ce que le corps va passer dans la lutte ? Moi, je crois que d'une certaine façon, toutes les grandes révolutions, les grands mouvements des opprimés, il y a du corps qui est passé dedans.

Tout à l'heure Claire parlait de fraternité, bon. Je crois vraiment que des hommes qui ont fait des révolutions ou des tentatives de révolution ont investi de leur corps très fortement là-dedans, sinon, ils seraient pas arrivés. Ça a pas été du pouvoir contre du pouvoir seulement.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

J'ai parlé des stratégies qui ont approprié ces mouvements.

ANNIE LECLERC :

Le langage, le discours, mais en fait c'est avec du corps et de l'érotisme qu'on fait une révolution, et c'est comme ça. Mais si elles ont été, mais alors bien sûr qu'il faut comprendre que c'est effectivement les opprimés qui sont capables d'érotisme et qui sont capables de fraternité, qui sont capables de retrouver ce qu'on pourrait appeler la puissance vitale.

NOËLLE CHATELET :

Je ne crois pas que ce soit les opprimés qui sont capables d'érotisme ; mais c'est les gens nantis comme nous tous ici.

ANNIE LECLERC :

Retirons le mot, si on parle d'amour entre les êtres, de passion, de sentir ensemble, eh bien ce sont les opprimés qui ont cette possibilité-là. Les hommes du pouvoir, c'est toujours pouvoir contre pouvoir, c'est la lutte, mais ceux qui sont capables d'énergie et ceux qui font les mêmes choses, c'est toujours à travers le corps et à travers l'amour. Alors ils l'ont fait, mais ils l'ont fait sans vraiment le savoir, et je crois que c'est simplement en prolongeant et en retrou-

vant ce qui a déjà été promis dans d'autres révolutions qu'on trouve le sens de ce que ça veut dire le corps dans la lutte. Arrêtés, mis à distance.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Ce dont je parlais, c'était d'essayer justement des formes qui ne puissent être volées ensuite.

FLORENCE DELAY :

Pour moi, il y a une expression que je ne supporte, c'est celle de désir de révolution, du passage de la machine désirante au désir de révolution, tout ça est porteur de concret.

MICHÈLE PERREIN :

Je voudrais dire une chose concrète que j'ai comprise à cause des (...) ce qui explique aussi que les femmes ont été opprimées si longtemps et beaucoup plus opprimées, et pas révolutionnaires, c'est parce que justement dans la torture, il y a une torture supplémentaire qui est la torture sexuelle et humiliante, et c'est pour ça, sans doute, qu'elles ne sont pas révoltées, qu'elles n'ont pas fait les révolutions, et c'est pour ça qu'elles sont opprimées encore en somme, et passé cet état de torture sexuelle, c'est ça le problème des femmes.

ANNE PHILIPPE :

Les hommes ont été torturés.

MICHÈLE PERREIN :

Mais non la torture sexuelle c'est une humiliation qui est le fait d'avoir un enfant du gardien de la prison, c'est tout à fait différent. L'homme est battu —

ANNE PHILIPPE :

L'homme est atteint dans sa sexualité.

MICHÈLE PERREIN :

Pas de la même façon, on ne le regarde pas au cabinet comme on regarde les femmes. Ce n'est pas vrai. En plus, il y a une dimension que la femme ne pouvait pas se permettre d'accepter que c'est encore plus dur, que c'est pas à égalité homme contre homme — on vous arrache les ongles et on peut arracher les ongles des femmes. Ce qu'on fait, la baiser, c'est encore pire.

NOËLLE CHATELET :

On baise les hommes, on les encule...

MONIQUE BOSCO :

Si on revient dans un discours de femme, je prends par exemple le livre *Les Femmes* d'Eugène Villier. Bon. Il y a une oppression de classe. Il y a sûrement des ouvriers qui subissent toutes les oppressions, mais il y a une oppression féminine en plus : c'est qu'après la journée à l'usine, elle s'occupe des enfants, elle s'occupe. Bon. Il faudrait quand même peut-être un petit peu tenir compte de la parole des ouvrières. Bon. Et ça, elles n'ont pas le pouvoir de jouir, justement, c'est bien ce qui ressort de ce livre-là.

ANNIE LECLERC :

Elles ont le pouvoir de s'aimer, on le voit justement dans certaines grèves de femmes. Si elles sont puissantes et fortes, c'est justement qu'elles ont des capacités d'amour que n'ont pas les autres, elles sont capables de s'aimer entre elles, et ça, c'est quelque chose de formidable. Alors de quoi on parle quand on parle de jouissance, on parle pas d'un truc de luxe.

DOMINIQUE DESANTI :

Il y a une chose très importante que Christiane a dit et que vous avez passée sous silence, c'est qu'elle dit qu'à l'intérieur de la lutte commune, homme et femme, il faut que la femme n'oublie jamais la spécificité qu'elle représente, parce que jusqu'ici, elle a toujours lutté avec les hommes, il y a toujours eu des femmes dans toutes les révolutions et dans toutes les luttes, mais jusqu'ici, elles se sont soumises aux modèles de lutte masculine et je crois qu'elles doivent maintenir leur originalité, leur passion, leur inventivité, leur imagination même dans la lutte sociale la plus âpre.

CHRISTIANE ROCHEFORT :

Je dirais inventer.

DOMINIQUE DESANTI :

C'est inventé.

MICHÈLE PERREIN :

Pour revenir à ce que je disais tout à l'heure, il y a

une différence, on parle du corps : la femme prisonnière peut être enceinte du gardien ; l'homme prisonnier ne peut pas être « enceint » du gardien, ça fait une différence fondamentale.

MADELEINE GAGNON :

Je voulais juste dire que la question soulevée par Monique, elle était très très importante. On aurait dû la poser avant. Je pense ici, parce qu'on a posé le problème d'écriture, du texte, parce que ça s'appelait la femme et l'écriture, mais on n'a pas abordé, moi j'aurais dû le faire en tout cas et je l'ai pas fait, insérer en plus dans mon discours ce problème-là qui est soulevé à la dernière minute.

NOËLLE CHATELET :

Je peux ajouter quelque chose : il me semble effectivement que la femme et l'écriture est un problème de luxe, enfin.

MADELEINE GAGNON :

C'est pas un luxe. Mais je pense qu'il y a des moyens, il y a des articulations, il y a des femmes qui ont quand même articulé ces deux problèmes-là qui vont ensemble : celui par exemple de la lutte et des ouvrières et puis le rôle qu'on peut jouer, nous, intellectuelles, dans cette lutte, par rapport à cette lutte, ça s'articule ce problème-là, il y a des textes là-dessus, il y a des femmes qui en ont parlé, et nous aussi on n'a pas du tout abordé la question.

MONIQUE BOSCO :

C'était des textes que j'ai apportés, mais je ne peux pas dire que c'était très propice. Pour ma part, c'est une auto-critique que je fais, je pense que c'est un manque, je le dis, c'est tout.

SEVERO SARDUY :*Document*

Severo Sarduy, invité à notre Rencontre, n'a pu au dernier moment quitter Paris. Nous publions ci-dessous le texte de la communication qu'il devait présenter.

**« LA » FEMME :
ÉCRITURE / PAROLE / TRACE.
POÉTIQUE DE L'IMPRIMERIE.**

ÉCRITURE

Les femmes — écrivent Malka Weksler et Evelyne Guedj dans un livre récent *Quand les femmes se disent* — n'en sont pas encore à l'écriture. Elles viennent tout juste de prendre la parole. Leur écriture, c'est cette parole écrite. Parole des femmes qui se sont tues depuis l'origine des temps. Les hommes eux parlent et écrivent depuis toujours. Ils écrivent trop et n'importe quoi... Les femmes, elles, se sont mises à parler. Elles n'en n'ont pas fini de dire et c'est déjà un peu cette parole — la nôtre, la leur — que nous rapportons ici, brute, intime, subversive... mais respectée.

Reproduire cette parole est la seule contribution que nous estimons juste pour le moment. L'opposition des femmes dépasse les frontières, même si elle s'inscrit dans un contexte historique spécifique. Existence, identité, reconnaissance, libérer son corps, produire sa vie avec les hommes, les autres femmes, les enfants...

PAROLE

Mais quelle est cette parole, peut-on se demander, quelles sont ses caractéristiques, où peut-on l'écouter, la lire? Un

livre en forme de dialogue, me semble la contenir : *Les Parleuses*, de Marguerite Duras et Xavière Gauthier. Dans cette parole enregistrée et transcrite, quelque chose surprend tout de suite : aucun arrangement, aucune mise en ordre, aucune composture rhétorique ou syntaxique. Ici, dans *Les Parleuses*, pas de phrase d'homme, c'est-à-dire, pas de phrase autoritaire, grammaticalement autoritaire : arrangée virilement selon une logique et un lexique — comme on le sait — façonnés par l'homme. On privilégie le doute, l'hésitation, on répète, on insiste, on se dédit. L'écriture de l'homme est une syntaxe, il a constitué, structuré *le dire* humain. La femme prend la parole : pas d'infatuation théorique, mais une attention continue au ton, à la fluctuation de la pensée, à la voix.

TRACE

Si l'on rentre par erreur dans la toilette des femmes, on a toujours, dans n'importe quel pays, la même surprise. Les murs sont propres, intacts. La toilette des hommes, à côté, est un vrai musée d'inscriptions et belles lettres : graffiti de toutes les couleurs et de toutes les tailles, mais aussi, et c'est important, de toutes les profondeurs, tracés, inscrits doucement, comme par distraction, comme une calligraphie indifférente, ou, au contraire, taillés, déchirés, blessés dans le mur, tatoués avec rage. Peu importe le sujet. Il est toujours le même. Je veux dire, il est toujours *le refoulé* : politique — toujours extrême, de droite ou de gauche — et son versant corporel : des sexes masculins et féminins, mais toujours énormes, ouverts, pénétrants, sodomisants, giclants. Tout un registre archaïque, génétique, toute une histoire d'agression et de fantasmes passe par la main de l'homme, par sa *pulsion d'inscription* libérée. L'homme, on le voit dans la toilette, s'est institué *chiffrant*.

Ce qui a été barré, soumis, chez la femme, va, je pense, au-delà de la demande. Il est vrai qu'elle a été habituée à être demandée et non demandeuse, il est vrai que les graffiti ont souvent une allure de demande, ou d'exigence. Ou de propitiation : les primitifs, dit-on, peignaient des bisons dans

les murs des cavernes pour propicier leur capture, avant de partir à la chasse.

Mais le silence imposé aux femmes n'est pas limité à barrer chez elles le résultat de la pulsion : la demande, l'exigence, la propitiation, mais la pulsion même, la compulsion de chiffrer, d'écrire. Même dans le secret de la toilette elle ne s'exerce pas. Libérer la femme n'est pas libérer ou annuler les symptômes de l'oppression, mais aller, et ceci ne se fera pas en une génération, à la source de l'oppression même : d'abord son droit à l'écriture, et plus loin, son droit à la parole, et plus loin encore, enfoui dans la nuit, ou dans l'inconscient des temps, son droit à la trace.

POÉTIQUE DE L'IMPRIMERIE

Il va falloir maintenant d'une certaine façon annuler tout ce que nous avons dit depuis le début. L'annuler parce que cela était dit comme si la femme était en droit l'homme, un homme opprimé, comme si elle n'était pas radicalement autre que l'homme.

Les femmes n'écriraient pas encore, elles ne feraient que parler ? Mais si justement leur écriture ne pouvait être que de parole : suspendue, reprise, hésitante, inchoative, dispersée comme l'est notre parole à tous, chaque jour — parce que, si l'homme a forme, forme une, par l'empreinte du symbole — phallus, la structure féminine, elle, est privée d'un tel sceau rassemblant : et vouée, au contraire à une dispersion, un jeu de pulsions partielles, un noeud irréductible de mouvements antérieurs à toute forme. C'est ce que visent les analystes quand ils parlent de l'importance cruciale de la sexualité pré-oedipienne, pré-génitale chez la petite fille, et du maintien chez elle de ce que l'Oedipe recouvrira chez l'homme. Mais quand une Julia Kristeva — je me suis très longtemps demandé pourquoi elle insistait sur son statut de sujet féminin-écrit, écrit en sujet théoricien majeur, que fait-elle d'autre que renvoyer à quelque écriture d'avant l'Oedipe, le sémiotique, dit-elle, qui s'oppose au symbolique comme le désordre fécond, ouvert, infini, du pré-génital au sens fixé, figé, du génital : la « chorè » (l'espace matriciel de

Platon) par opposition à la forme dessinée de l'idée : la poésie selon Kristeva, le langage poétique, est au fond féminin comme l'était la chora, et c'est derrière l'écriture le mouvement indéterminable, interminable, la négativité, l'incomplétude de la parole. Bref : une écriture de femme est toujours encore une parole.

Les femmes n'auraient pas droit à la trace et leur activité se maintiendrait en deçà du graffiti ? Cela peut se retourner : qu'est-ce qu'un maquillage, sinon un graffiti qui déclare « tu me désires à cet endroit-là, par cet effet-là ? » « Voilà ce qui te fait perdre la tête. » Léger, pour disparaître sous la main devant un désir à la recherche de son manque, incrusté pour qu'il soit bien dit que l'objet du désir est chose, toujours situé à l'extrême où vacille le caprice de celui qui jouit, — le tracé — maquillage a dans le corps féminin son lieu et sa réserve. Non pas au vieux sens — parfaitement réactionnaire — où la femme, le corps de la femme, serait la paroi sur laquelle l'homme écrit ; mais en ce sens autrement riche que ce corps comporte la batterie de signifiants avec laquelle — il ou elle : on — écrit, qu'il fournit au texte érotique tous ses caractères, que l'homme ne pourra au mieux que combiner ce qui est écrit là, déjà. (A remarquer que si la femme est selon les psychanalystes prédisposée pour l'hystérie, c'est justement dans son rapport à l'écriture : Car qu'est-ce que l'hystérie sinon la protestation de ne pas s'écrire, qu'est-ce que son symptôme sinon un acte d'auto-écriture, une protestation contre l'homme qui n'est pas capable de prendre les caractères dans la casse, et de tracer ?)

Les psychanalystes — Lacan — disent aujourd'hui qu'on ne peut pas tracer ces mots : *la* femme, comme on pourrait écrire : *l'*homme, et qu'il faut toujours barrer le *la* de la femme. Que la femme comme « *la* » n'existe pas. C'est une bonne façon de rappeler que la femme ne se libère pas en faisant l'homme mais en écrivant sa langue, une langue brisée et génératrice, de paroles, « jamais toute », et en rappelant à nos prétentions qu'il n'y a pas de trace absolue, que tout ce qui se trace de désir n'a pas d'autre garant que la batterie de son corps.